

marbre, son cœur battait violemment.

Une semaine plus tard, tout avait bien changé.

Un soir, après l'orage, la lune commençait à jeter ses pâles rayons sur le clochers du village : l'homme des champs venait devant sa cabane, le bûcheron avait laissé sa cognée, le troupeau reposait dans la bergerie, l'oiseau avait cessé ses chants : on n'entendait plus que l'eau qui dévalait lentement des toits et le dogue qui aboyait dans loümain.

Une jeune fille, toute vêtue de noir, était penchée au pied d'une croix dans le champ des morts.

C'était la belle Catherine, Catherine naguère si heureuse et si gaie, Catherine qui, il n'y a qu'une semaine, chantait des louanges à la vie, il pleurait aujourd'hui avec la mort.

Jeune fille, qui n'avez pas encore versé de larmes, qui n'avez suivi jusqu'à présent qu'une route semée de fleurs et de plaisirs ; laissée pour un instant les douces joies que vous goûtez et venez avec Catherine méditer au bord de la tombe sur les terribles vérités du Temple.

Et Catherine tenait embrassée la croix du tombeau et parlait aux mânes de son amant :

“ O Jean, mon cher Jean ! ta Catherine est ici près de toi, penchée sur la tombe ; elle t'appelle en pleurant, elle te tend les bras ; mais ta cendre est froide, tu ne t'éveilles point ô Jean, que ton repos est touchant et terrible !

“ Le moindre objet te retrace à mes yeux ; je crois te voir et t'entendre partout et à chaque instant. Quant j'entends le vent murmurer à travers le feuillage, ou bien l'écho répéter des accents éloignés ; quand je vois l'ombre d'un arbre au coucher du soleil, ou bien celle d'un usage au clair de la lune, je me dis : c'est mon Jean ; mais non, tu ne t'éveilles point. Oh ! que ton repos est terrible et touchant.

“ O Jean, qui eût dit que tu devais sitôt te lécher ? cette belle jeunesse, cette gaieté, ce sourire qui ravissait ta Catherine, qui eût pensé que tout cela devait passer si vite ! Et pourtant tu ne t'éveilles plus. Mais Jean ne te souvient-il de plus notre enfance, de nos jeux sous le vieux chêne du lacéant de nos promenades sur le lac limpide, ou dans les bocages verboyants ; dis-moi, Jean, ne t'en souvient-il plus ? mais tu ne t'éveilles plus. Mon Dieu que ton repos est long ! qu'il est touchant !

“ Ne te souvient-il plus mon bien aimé, de ces aveux, de ces promesses d'amour et d'amitié que nous nous faisons au coin du feu ; dis-moi le donc, Jean, ne t'en souvient-il plus ? mais non, tu ne t'éveilleras plus, Ah ! que ton repos est terrible !

“ Et toi, mon cœur, pourquoi verser des larmes sur un passé qui ne peut revenir ?

“ Oh ! pardonne, Jean, pardonne à ton amante trop malheureuse d'être venue troubler ton repos. Dors en paix, enfant